

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | |

L' Abeille.

6me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

6me. Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 30 JUIN 1854.

No. 38.

CORRESPONDANCE

DE SAINT-HYACINTHE.

Monsieur le Rédacteur,

L'Abeille nous apportait dernièrement une relation charmante. Avec quel à propos ne nous vint-elle pas ! nous arrivions nous-mêmes d'une course d'écolier. Monsieur “ du Cap, ” par une aimable coïncidence du hasard, nous sembla donc unir notre petit voyage au sien, associer les amis aventureux de St. Hyacinthe à ceux de Québec. Vous aimeriez peut-être à savoir nos joies comme nous aimons à connaître les vôtres : Monsieur le Rédacteur, daignez, encore une fois cette année, recommander l'expression de l'amitié à la bienveillante *Abeille*.

Mardi dernier était pour plusieurs d'entre nous (MM. les étudiants en philosophie) un de ces jours qui brillent si beaux au ciel de l'écolier, dont un rayon doit pour jamais rester dans l'âme comme souvenir. Le côté libéral des précieuses traditions de nos devanciers donne à entendre, à propos des congés extraordinaires, qu'aux temps anciens, les philosophes honoraient la mémoire de leur auguste patronne Ste. Catherine, par les joies d'un jour de fête. C'est assez dire ce qui se fait aujourd'hui : dans un collège, une aussi belle idée ne pouvait pas se perdre ; et, (rendons une bonne fois hommage à la constance de l'écolier) elle semble aujourd'hui avoir acquis dans l'opinion, toute l'immuabilité d'une loi.

Désirant donc chômer le plus convenablement possible la fête que chaque année le 25 Novembre vient nous offrir, nous avons remis le parti de plaisir aux jours d'été. Monsieur le Directeur voulut bien nous accorder la faveur d'un voyage à la jolie montagne de Rouville : voici la journée et ses joies.

Au premier œil ouvert le rideau d'une fenêtre s'était rangé, et l'heureuse nouvelle d'un temps propice fut cette fois, le mot du réveil. Le ciel en effet était serain et pur, et perdait sa dernière étoile. Quatre heures sonnaient à peine, et déjà nous laissions, le cœur léger, la petite ville de St. Hyacinthe, où tout dormait en-

core, hors les hirondelles matinales de notre ancien collège, qui seules répondirent à nos saluts du voyage. L'Yamaska caché sous les brumes de la nuit, semble quelque temps nous suivre dans ses gracieux replis ; mais adieu bientôt ; nous le devons laisser, la montagne ici s'en éloigne.

Déjà le soleil sort des forêts du lointain : pour toute la nature c'est l'heure de paix et de prière ; l'oiseau des champs redit son premier hymne au Dieu bon, donnons un religieux instant au cœur. Cependant nous traversons une campagne enchanteuse : j'avais peine à laisser ces plaines et leurs grands chênes, diligence pourtant, voici bientôt St. Jean-Baptiste et son clocher, la montagne grossit à l'œil. Nous arrivons enfin ; il est huit heures.

Le pied du mont Rouville est chanté dans Horace : c'est un autre Tibur par ses vergers en fleurs et sa cascade légère. Nous longeons quelques temps le flanc de la montagne ; mais la route devenue difficile pour nos chevaux, nous force bientôt de faire halte.

Chargeant alors nos paniers, nous reprenons chemin, un peu engourdis, mais la jambe encore boque ; et puis donc la chanson pour alléger la marche. Un petit quart d'heure, et nous nous arrêtons sur les bords véritablement magiques d'un lac que vous diriez imaginaire, tant la nature vous surprend par la grâce de ses jeux. Vous avez franchi une grande partie de la montagne, et à 1,100 pieds du niveau ordinaire gît une masse d'eau limpide de 100 brasses en profondeur : la superstition veut même n'en avoir encore pu sonder l'abîme en certains endroits. Rien n'indique la source de ces eaux, mais la nappe bleuâtre s'étend au loin et forme, sans irrégularités nuisibles, un cercle parfait de trois milles en circonférence. Il faudrait s'asseoir ici quelque temps pour saisir toutes les beautés du tableau ; cependant dans le partage des jouissances, nous avons remis à l'après-dîner les rêves au bord du lac. Nous laissons donc là notre bagage pour continuer et gravir la montagne jusqu'à son sommet.

A gauche de notre tente tendue à l'ombre d'un gros érable, s'ouvre un sentier

solitaire. C'est la voie de pèlerinage que bénissait, il y a 13 ans, le vénérable évêque de Nancy. En entrant dans cette solitude quelque chose d'indicible se passe au fond de l'âme, et je ne sais quelle émotion lui dit que dans ces lieux dort un grand souvenir. De distance en distance, sur chaque monticule s'élève une croix, et chaque croix porte un mot sublime de la Judée. Oh ! c'est avec amour que nous l'avons salué ce signe sacré loin de tout bruit : que la voix de son religieux silence parle dans ces bois éloquentement au cœur ! Nous marchons bien longtemps comme sous un poids qui accable : enfin la route s'ouvre moins sombre à travers les grandes arches, et l'on entrevoit bientôt la petite chapelle qui domine toute la montagne.

Elle est assise sur un rocher qui se rapproche des nuées par 1,800 pieds d'élévation, et qui, coupé à pic, pond menaçant la plaine de l'ouest. Ici encore il est un mot qui s'adresse à l'âme : dans cette humble enceinte, aujourd'hui presque en ruines, à l'endroit même que je touche de la main, le mystère du Golgotha s'est souvent répété . . . Oh ! qu'on y était près des cieux ! !

L'œil aussi a ses jouissances : quel grandiose dans le lointain ! quelle étonnante variété dans les beautés plus prochaines ! Il semble qu'il n'y ait plus d'horizon : vous le cherchez en vain par delà les rives du St. Laurent ; il recule toujours et vous diriez l'immensité. Jamais semblable spectacle n'avait frappé mes yeux, (je n'ai pas vu Québec) et je ne sentais pas ma poitrine assez grande pour respirer l'air si pur que souffle là le ciel du Canada. C'est une de ces perspectives que l'admiration ne peut rendre que par le transport du sublime, AH QUE C'EST BEAU ! Là vous croyez avoir toute la patrie sous les yeux ; ses montagnes bleues, son fleuve roi et je ne sais quel sentiment remue les pensées, mais vous l'aimez de tout vous-même. C'est donc en chœur que du haut de ce rocher nous avons chanté le beau refrain :

Oh ! Canada, mon pays, mes amours. . . .

Mon pays, mon pays, mes amours !

Le tableau, trop vaste pour être saisi au

premier coup d'œil dans tout son ensemble, se trouve bientôt comme rétréci dans les bornes que peu à peu se fait la vue, et qui permettent de l'embrasser sans trop d'efforts. De l'ouest à l'est le St. Laurent s'étend comme un arc aux cieux, ceignant le Canada de son écharpe blanche.

La parfaite égalité des terrains, fait de la campagne environnante un vaste jardin artistement divisé ; mais à mesure que nous laissons couler l'œil dans le lointain, elle ne paraît plus qu'un immense tapis au mille canaux divers, sur lequel nos bois d'érable jetés sans ordre, forment comme autant de fleurs soulevées et fraîches. Les chaînes de toits blancs qui se croisent en tous sens, s'étendent sans fin avec le cours capricieux de leurs rivières ; Monsieur le Rédacteur, on aime trop le clocher de son village pour ne le point chercher de là, fut-il perdu dans l'espace.

Tandis que l'un de nous trouvait dans l'horizon Montréal, ses tours et sa montagne ; un autre montrait un peu plus bas, un point brillant comme le soleil : c'est Varennes qui sortant des bords, se dresse au dessus des eaux du fleuve. Voici encore Boucherville, Laprairie et Lachine, mais leurs grands arbres les couvrent d'une voile verte. Nous sommes sur la route ; remontons le fleuve de quelques lieues de plus, il est encore un village que nous verrions derrière ces forêts de l'ouest. Mais non : Beauharnais d'ici n'est plus qu'un diamant qui brille.

Rapprochons-nous ; l'œil se fatigue. Suivons le cours de cette magnifique rivière qui du nord-ouest glisse comme un serpent d'azur à travers les campagnes, pour venir passer à nos pieds. C'est le Richelieu : sa source, le lac Champlain ne paraît guères d'ici qu'un miroir. Mais quel est ce village aux ombres fraîches qui nous invite pour la vacance ! Fier de ses grâces, Chambly, dirait-on, s'est vu dans les eaux de son bassin limpide. Tout près de nous, assis sur des rives opposées, Belœil et St. Hilaire se regardent : ce sont deux frères jumeaux qui se tendent amoureusement la main et sourient l'un à l'autre par dessus les eaux.

Ainsi rangés en face semblent s'entretenir à trois lieues de distance vers l'est, les gracieux villages St. Marc et St. Charles. Ils sont d'un goût tout canadien, seulement leur air de coquetterie sied peut-être un peu mal à leurs noms.

Ne nous sera-t-il donc pas donné de voir St. Denis ? ah ! le voilà . . . je l'entrevois à six lieues de nous. Il semble dormir dans ses grands souvenirs, et l'on dirait qu'une fumée de guerre le voile encore de ses nuages. Je m'éloigne trop sans changer de position : monsieur, un

tour à droite, si vous le voulez bien ; il est si facile de voyager ici.

Nous regardons le sud ; tout est changé. Nous admirions tout à l'heure l'égalité des terres, à présent nous saluons des montagnes !

La chaîne des Allégany's longe l'horizon et l'œil s'attachant à leurs croupes bleues, parcourt en quelques bonds les frontières du pays. Là bas, les forêts vierges de Jacques Cartier n'ont encore rien perdu de leur majestueux orgueil et font au lointain une perspective un peu sauvage, mais grande. Le plateau du nord est vaste ; l'ombre de ses petites montagnes jetées comme par hasard sous les yeux, donne une teinte de plus aux toits des villages et un certain air de fraîche gaieté qui ne se trouve point ailleurs.

Mais faut-il n'avoir pas encore vu St. Hyacinthe ! Ah ! pardonne, blanche ville, nous cherchions des lieux si chers ! Au sud-est la montagne range son voile de verdure pour laisser passer la nue : St. Hyacinthe apparaît. . . . Les coupoles de son collège, comme cinq étoiles tombées des cieux, brillent scintillantes et couronnent la jeune ville. Notre plus belle chanson fut pour les lieux qu'ont visités nos confrères de Québec et où se cultivaient leurs souvenirs. Il est déjà deux heures ; laissons le panorama des campagnes natales, et avec l'enthousiasme de l'écolier, saluons une dernière fois cette patrie qui croît si belle sous l'aile de sa religion.

Revenus à notre tente nous trouvons le dîner rangé sur le tapis des bois. MM. nos Professeurs l'honorèrent de leur présence, et sa gaieté fut charmante. Les *toasts* qui se succèdent avec rapidité pendant une demi-heure, conviennent à notre petit festin plus d'un ami, réveillent plus d'un souvenir. Un tout spécial dut couronner la joie du repas : A nos amis de Québec était son titre et un *duo* de clarinette en chanta la jouissance.

Il ne nous reste déjà plus que peu de temps : nous devons laisser à quatre heures. Dans l'impossibilité de faire le tour du lac, nous gravissons un coteau qui le domine et d'où le site se peut saisir dans son ensemble. Mr. de Lamartine a trouvé, dans les fictions du génie, le tableau qu'on a là sous les yeux ; il lui manque pourtant l'inspiration de ces bois silencieux, de ces montagnes de verdure qui de tous points pendent sur les eaux, en formant une couronne ondulante. Le lac, enfoncé dans la mollesse de sa couche, dort rêveur et plein de pensées. Qu'il doit faire beau à y entendre le soir chanter l'ange de la solitude ! Mais quittons ces lieux, Monsieur le Rédacteur, où, à mon

grand désavantage plus que probablement, je me ferais petit poète. Adieu donc, lac charmant, jolie montagne et forêts fraîches ; nos chevaux nous attendent, et nous ne reverrons St. Hyacinthe que dans l'ombre.

L.

L' Abeille.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 30 JUIN 1854.

Jeudi dernier nous fîmes une agréable promenade à l'inexpugnable citadelle de Québec. Toutes les troupes, sorties pour faire cortège au Gouverneur qui devait ce jour là dissoudre le parlement, étaient en exercice. Nous passâmes quelque temps à admirer l'ensemble, la dextérité avec laquelle les troupes anglaises exécutent ces mouvements de toute espèce, ces évolutions si compliquées et si gracieuses. On dirait à les examiner que tous ces soldats n'ont qu'une seule et même volonté, une égale aptitude à se prêter aux exigences du chef qui les commande.

Nous aurions aimé à voir se prolonger davantage une aussi belle manœuvre, mais bientôt le signal du départ est donné ; la bande militaire en tête de la colonne fait entendre des sons harmonieux, et tous, réglant leurs pas sur ces mélodieux accords, s'éloignent de nous, et nous laissent les maîtres *absolus* de la citadelle....

Jusque là le calme avait régné dans nos rangs, occupés que nous étions à contempler de nos deux yeux ce qui se passait devant nous, mais la scène une fois changée, tout changea aussi parmi nous : la confusion, le tapage succédèrent à notre silence, et sans plus tarder on vit les uns courir à l'arsenal militaire pour y admirer l'art avec lequel tout y est disposé, les autres se rendent jusque sur le bord de l'abîme pour voir couler, à plus de trois cents pieds de profondeur, le majestueux St. Laurent couvert de navires à l'ancre, et de vapeurs empressés à courir ça et là comme des fourmis en quête de provisions pour l'hiver . . . quelle scène ! quel mouvement ! Au delà sont les campagnes verdoyantes, à perte de vue, nourrissant en silence les moissons qui doivent faire notre richesse, et présentant l'image du calme et du bonheur. A quelques pas en arrière de nous était un ours de bonne taille, assez *civilisé* pour son espèce et qui nous amusa par ses *gentilleses*. Cependant par prudence (vertu si commune parmi les écoliers !) nous ne jugeâmes pas à propos d'entrer dans le cercle tracé par l'extrémité de sa chaîne.

Mais enfin on annonce que l'heure du départ est arrivée ; il fallut bien obéir, et d'ailleurs nous n'avions rien à perdre.

A peine sortis du Gibraltar du Nouveau-Monde, un spectacle non moins intéressant que tout ce que nous avons vu jusqu'alors, vient frapper nos regards : deux haies de soldats bordaient la rue Saint-Louis à partir de la porte de ce nom jusqu'à la salle musicale ; c'était par là que devait passer le Gouverneur.

Il fut résolu à l'unanimité d'attendre le passage de Son Excellence qui ne devait pas tarder d'avoir lieu. Nous tuons le temps à faire des conjectures... que va devenir le ministère?... les élections vont elles avoir lieu pendant les vacances?... et à propos de vacances, l'examen qui doit les précéder... mes programmes!... Tout à coup le bruit des trompettes et la voix martiale des officiers commandant de présenter les armes, mettent fin à nos bruyantes conversations... Le voilà! un superbe char à quatre chevaux marche à pas lents, et Son Excellence salue à droite et à gauche la foule qui se découvre respectueusement et se disperse bientôt après.

Nous avions tout vu; nous continuons notre route, et à cinq heures et quart nous étions au Séminaire, disant à ceux de nos confrères qui n'avaient pu venir avec nous, les impressions de notre promenade.

Le 28 juin, à 10h. du soir, est décédé à l'Hopital-Général, M. FRANÇOIS OLIVIER THIBAudeau, diacre, après cinq mois de maladie, à l'âge de 23 ans.

L'Abeille, ouvre encore une fois cette année ses colonnes au deuil pour pleurer un de ses anciens rédacteurs. Lorsqu'il s'agit de publier parmi nous cette petite feuille, M. F. O. Thibaudeau fut unanimement choisi pour en être le rédacteur. Cette marque de confiance était l'expression de l'estime que tous faisaient de ses talents vraiment supérieurs. Nous pourrions en appeler aussi aux listes des prix publiées pendant qu'il était élève de ce Séminaire.

Après un des plus brillants cours d'études dont on ait eu connaissance depuis longtemps, il voulut consacrer au service de Dieu dans l'état ecclésiastique les talents que la Providence lui avait départis si libéralement. Mais déjà sa santé avait commencé à décliner; il ne put continuer une classe qu'il avait commencée et fut souvent obligé d'interrompre ses études théologiques. Il fut néanmoins admis aux ordres sacrés et nommé secrétaire de Mgr. de Tloa jusqu'au mois de février dernier; alors la violence du mal l'obligea de se retirer à l'Hopital-Général, où tous les soins de la charité n'ont pu faire autre chose que retarder sa mort.

Pendant cette longue épreuve, il don-

na constamment des marques de cette force de caractère et de cette résignation chrétienne qui l'ont toujours distingué. La piété qui l'avait soutenu contre des douleurs aiguës et continuelles, consola ses derniers moments; calme et résigné, il annonça deux jours d'avance qu'il mourrait le soir du mercredi, fit ses adieux à ses frères éplorés et chargea un ecclésiastique, qui était venu le voir, de les faire à ses confrères du grand Séminaire. Il avait été tonsuré le 31 octobre 1850, minoré le 2 novembre 1851, ordonné sous-diacre le 12 mars 1853 et diacre le 7 décembre dernier.

Ses restes ont été transportés ce matin au Cap-Santé, sa paroisse natale, et doivent y être inhumés demain matin.

Il était de la congrégation.

R. I. P.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ANGLETERRE. Un nouveau ministère va être créé sous le nom de *ministère de la guerre*. Jusqu'à présent le ministre des Colonies en avait été chargé, mais la guerre d'Orient a rendu nécessaire cette nouvelle charge.

FRANCE. On vient de frapper à la Monnaie une médaille de la grandeur d'une pièce de cinq francs et dont voici la description : elle représente Napoléon III donnant la main droite à la reine Victoria et la main gauche au sultan Abdul-Medjid. Au dessus de la tête des trois souverains on lit : *Dieu les protège*. Puis au dessus de la tête de Napoléon : *catholicisme*; de Victoria : *protestantisme*; d'Abdul-Medjid : *islamisme*. Au bas de cette première face : *civilisation*. Sur la seconde face, on lit : *Sous le règne de Napoléon III et celui de la reine Victoria, la France et l'Angleterre s'unirent pour assurer la paix du monde*.

RUSSIE ET TURQUIE. Les dernières nouvelles de Constantinople nous apprennent que tous les postes les plus importants ont été assignés aux troupes françaises... M. le maréchal de St. Arnaud vient d'être nommé généralissime. Dans la Baltique, un schooner et une frégate à hélice détachés par l'amiral Napier, ont canonné le 19 mai les batteries de Wittsland. Les escadres sont encore dans l'inaction à l'entrée du port de Sébastopol, qui est fermé de grosses chaînes. Cet obstacle qui s'oppose aux opérations des flottes alliées met en même temps en sûreté la flotte russe renfermée dans le port.

Le 21 mai, 3 vaisseaux de la flotte de Napier, mouillée en vue du cap de Hango, à l'entrée du golfe de Finlande, se sont approchés de 3 forts russes situés non loin delà. Les vaisseaux ont ouvert le feu; les forts ont répondu : la côte était garnie de troupes russes et de batteries légères, qui ont aussi ouvert le feu contre

les vaisseaux agresseurs. La cannonade a duré cinq heures, au bout desquelles les vaisseaux ont reçu l'ordre de battre en retraite.

Une convention a été passée entre l'Angleterre, l'Autriche, la France et la Turquie, en vertu de laquelle l'Autriche occupera l'Albanie et le Monténégro; elle se réserve également de prendre possession de la Serbie, mais plus tard et dans le cas seulement où des troubles viendraient à éclater dans cette province.

Un autre fait de nature plus grave : C'est que la Géorgie serait déclaré indépendante.

On prend à St. Pétersbourg toutes les mesures que nécessite la prévision d'une guerre qui doit être longue et énergiquement soutenue. On garnit de tous côtés l'embouchure de la Néva de forts ouvrages de défense. On a déjà prescrit la conduite qu'auraient à tenir les habitants de St. Pétersbourg dans le cas d'un siège.

Les gouvernements de France et d'Angleterre ayant fait connaître à la cour du Maroc l'état de guerre qui existe entre eux et la Russie, ainsi que les obligations qui en résultent pour les puissances neutres, l'empereur a exprimé aux chargés d'affaires des deux gouvernements la satisfaction que cette communication lui a causée, et il a déclaré qu'aucun bâtiment russe ou portant un pavillon ami de la Russie ne serait reçu dans les ports de l'empire pendant toute la durée de la guerre.

Omer-Pacha s'avance sur Silistrie à la tête de 90,000 hommes. Un combat a eu lieu à Brankoweni, près de Craiova, dans lequel les Russes, après avoir perdu 500 hommes, ont battu en retraite.

Deux vaisseaux de la flotte de Sir Charles Napier, la frégate *Arrogant* et un petit vapeur l'*Hécla*, commandé par le capitaine Hall, ayant ouï dire que 3 navires russes de commerce étaient mouillés dans une baie, à dix milles dans les terres, et sous le feu d'un fort considérable, le capitaine Hall a bravé le feu de la forteresse et le feu de la mousqueterie des troupes rangées sur le rivage, et a réussi à pénétrer dans la baie et à prendre le seul navire de commerce qui s'y trouvait et l'a ramené triomphalement à la flotte. Cet exploit digne des plus beaux temps de notre histoire, disait Sir Charles Napier dans une lettre, a eu lieu le 23 mai.

DUCHÉ DE BADE. Mgr. de Vicari après avoir été retenu comme prisonnier dans son propre palais, après avoir dévoré mille outrages, vient enfin d'être rendu à la liberté. Cette délivrance pourrait être regardée comme un acte de générosité de la part du gouvernement *badois*, si sa conduite antérieure ne nous donnait droit d'affirmer qu'il n'a été mu en cette occasion que par la crainte. Depuis, de plus grands détails nous ont appris les motifs de la conduite du gouvernement. Aussitôt que l'enquête judiciaire commencée contre le prélat a été terminée, il a cru pouvoir le mettre en liberté contre les règles ordinaires de la justice, qui ne délivrent le coupable qu'après lui avoir lu son jugement. Il ne reste plus maintenant qu'à terminer cette procédure. Mgr. Vicari a choisi deux défenseurs pour plaider sa cause devant le tribunal qui doit le juger.

CORRESPONDANCE

SUR
L'ÂME DES BÊTES.

Mr. le Rédacteur,

Il est une question très-importante et très-intéressante, sur laquelle cependant on arrête bien rarement son attention; je veux dire la question de l'intelligence "des bêtes." Désirant envoyer une correspondance à *L'Abeille* et me trouvant dans l'embarras sur le choix d'un sujet, elle est venue heureusement se présenter à mon esprit. C'est sans doute une grande témérité de ma part que d'aborder un tel sujet; je le traiterai peut-être bien imparfaitement; mais enfin je ferai mon possible, et c'est tout ce que *L'Abeille* exigera.

Avant de donner mon opinion, examinons un peu les suffrages qui se présentent pour ou contre, et voyons s'ils sont admissibles.

On comprend que les Grecs si disputeurs en toutes choses, n'ont pas manqué de saisir cette question. Les écoles s'y partageaient en plusieurs camps. Les Pythagoriciens, en vertu de leurs idées sur la métempsychose furent ceux qui portèrent le plus loin dans l'assimilation de la bête à l'homme. Les Cyniques furent ceux qui allèrent le plus loin en sens contraire, sans prétendre cependant que la bête fût un automate, car ils la comparaient aux insensés.

Les disciples d'Aristote s'appliquèrent à tenir le milieu en donnant aux bêtes une âme sensitive, mais purement matérielle, c-à-d, naissant et mourant avec le corps, en opposition aux hommes doués d'une âme raisonnable et immortelle. Ce sentiment acquit au moyen-âge une telle autorité que quiconque eût osé critiquer Aristote, eût commis un attentat. Voilà à peu près les principales opinions émises par les anciens sur l'intelligence des animaux.

Il est évident qu'aucun de ces systèmes ne peut être admis. D'abord, celui des Pythagoriciens ne saurait pas même faire question, car il ravalait honteusement la nature humaine en prétendant que les âmes des hommes, après leur mort, passaient dans les corps des animaux et réciproquement. Non seulement donc, il existait un principe immatériel dans les animaux comme dans l'homme; mais ce principe était identique et la disposition des organes auxquels il était lié empêchait seule ses manifestations d'être les mêmes.

Il y avait plus d'apparence de vérité dans le sentiment des Cyniques qui les comparent à des insensés; cependant il est encore là quelque chose qui choque. Un

animal intelligent, si je puis m'exprimer ainsi, a bien quelque chose qui plaît autant que la folie de l'insensé répugne; mais d'où cela provient-il? si ce n'est de ce que l'insensé privé de l'usage des facultés qui font de l'homme le roi de la création, semble, jusqu'à un certain point, déchu de sa dignité; au lieu que l'animal intelligent semble s'élever au-dessus de ses semblables. L'ordre des choses qui nous paraît renversé, le contraste que l'on y remarque, excitent notre admiration pour l'un et notre répugnance pour l'autre, au point que l'on est porté à établir une comparaison. Mais quelque soit le degré d'élevation intellectuelle que puisse acquérir l'animal, jamais on ne pourra le comparer à l'insensé qui, au moins, s'il ne pense, ni ne réfléchit, possède au dedans de lui-même une âme capable de raison, comme celle de tous ses semblables, mais se trouve accidentellement hors d'état de s'en servir. Et là est le degré de supériorité que n'atteindra jamais l'animal.

Quant au système d'Aristote, c'était un moyen bien simple de résoudre la plupart des difficultés, que soulève l'existence de ces êtres qui nous sont presque entièrement inconnus quant à leurs actes intimes, et dont la destinée après leur mort nous demeure tout à fait mystérieuse. Cependant l'opinion d'Aristote, ainsi que Bayle le prouve très-bien, ne saurait se soutenir sans entraîner dans des conséquences embarrassantes. En effet, cette position mitoyenne consiste à dire que les animaux ne sont pas de purs automates, et que cependant leur âme est substantiellement différente de celle de l'homme. A ceux qui prétendent que les actes des animaux ne sont que mécaniques, ils répondent par l'expérience de tous les jours; un chien battu pour avoir enlevé un morceau de viande, ne retourne plus et préfère se passer de manger plutôt que de s'exposer à recevoir de nouveaux coups. Mais cet avancé même prouve contre eux; car pour que ce chien agisse de la sorte, il lui faut de la mémoire, il faut qu'il se souvienne des coups qu'il a reçus et de la circonstance dans laquelle il les a reçus, qu'il fasse un raisonnement, qu'il compare le passé avec le présent et qu'il finisse par conclure qu'il vaut mieux s'abstenir pour ne pas mériter un nouveau châtement. Peut-on donc expliquer raisonnablement un tel point par une âme qui sent, mais sans réfléchir, sans conclure? C'est absurde!

Que l'on admette maintenant autant de différence que l'on vaudra entre la faculté de raisonnement des animaux et celle de l'homme, il sera toujours presque impossible d'établir entre ces deux facultés une différence de principe. Tou-

tes deux sont le fait d'une âme simple et immatérielle, avec cette différence que l'une est bien inférieure à l'autre. Mais peut-on conclure, de ce que l'âme des animaux ne produit pas des actes aussi élevés que celle de l'homme, que cela provient d'imperfections dans les organes? Telle a été l'opinion de plusieurs esprits distingués, mais je ne crois pouvoir adopter ce sentiment, car enfin, si tel était le cas, pourquoi les animaux ne parleraient-ils pas? n'ont-ils pas une langue comme nous? On pourrait répondre à ceci que cela dépend du gosier, soit, mais leur autres sens n'offrent pas la même difficulté, leur vue, leur ouïe, leur odorat sont le plus souvent bien supérieurs aux nôtres. Pourquoi donc n'admiraient-ils pas un tableau? Pourquoi la musique ne charmerait-elle pas leur oreille? Pourquoi ne se plairaient-ils pas à flairer l'odeur suave d'une fleur? on ne peut donc pas attribuer à l'organisation l'infériorité qui existe entre la bête et l'homme; mais bien à une âme moins élevée, moins sublime.

Ainsi l'opinion d'Aristote n'est pas plus admissible que les autres. Ce système, qui s'était acquis une puissance si colossale dans le moyen-âge, s'écroule aussitôt qu'on en recherche les fondements, et n'a plus de force que dans le nom de son fondateur et dans le nombre de ceux qui l'ont aveuglément accepté. C'est un système arbitraire qui ne repose sur aucune vérité première et que la logique condamne.

Mais voici que se présente une opinion tout à fait singulière, inouïe chez les anciens, émise par un grand homme: C'est celle de Descartes.

(à continuer.)

COLIBRI.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de *L'Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. F. Aubé.
Chez les Externes, M. P. Saucier.
Au Séminaire de Saint-Hyacinthe, M. T. Provost.
Au Collège de l'Assomption, M. A. E. H. Tranchemontagne.
Au Collège de Ste. Anne, M. Arth. Casgrain.

J. B. MARCOUX, Gérant.